A. I. Andreev, Tibet v politike carskoj, sovetkoj i postsovetkoj Rossii

Dany Savelli

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/6119>

DOI : 10.4000/monderusse.6119

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 2 décembre 2007

Pagination : 810-813

ISBN : 978-2-7132-2148-4

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Dany Savelli, « A. I. Andreev, Tibet v politike carskoj, sovetkoj i postsovetkoj Rossii », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 48/4 | 2007, mis en ligne le 16 juin 2009, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/6119> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.6119>

Ce document a été généré automatiquement le 3 septembre 2022.

Tous droits réservés

A. I. Andreev, Tibet v politike carskoj, sovjetskoj i postsovjetskoj Rossii

Dany Savelli

RÉFÉRENCE

A. I. ANDREEV, **Tibet v politike carskoj, sovjetskoj i postsovjetskoj Rossii**[Le Tibet dans la politique tsariste, soviétique et postsoviétique]. Saint-Pétersbourg : Izdatel'stvo S.-Peterburgskogo universiteta ; Izdatel'stvo A. Terent'eva « Nartang », 2006, 464 p.

- 1 « La Russie pourrait dans le futur devenir l'un des pays bouddhistes les plus influents à partir duquel l'enseignement du Bouddha se répandra dans le monde entier », déclarait en 2004 le XIV^e dalaï-lama, ajoutant que sa prochaine réincarnation pourrait bien être un enfant né en Fédération russe. En rapportant les prédictions du hiérarque tibétain en exil, Aleksandr Andreev fait clairement état des liens privilégiés – tels qu'aucun autre pays occidental ne saurait s'en prévaloir – noués par l'immense Empire russe avec la petite théocratie tibétaine. L'explication en est à chercher dans la présence au sein de l'Empire russe de trois peuples confessant le bouddhisme tibétain : les Kalmouks, les Bouriates et, définitivement incorporés à l'Union soviétique en 1944, les Touvas. En conséquence, l'histoire des relations russo-tibétaines offre un angle de choix pour examiner la dimension impériale de la Russie : elle éclaire la stratégie élaborée par Saint-Pétersbourg puis par Moscou vis-à-vis des empires en concurrence dans l'Himalaya, tout en renseignant sur l'administration (ou l'utilisation) des minorités mentionnées ci-dessus. Voilà déjà une bonne raison de prêter attention à cet ouvrage, d'autant que les études sur la politique russe à l'égard du Tibet sont plutôt rares (sur ce sujet, on se reportera à l'utile bilan historiographique donné dans l'introduction). De fait, rendre compte au mieux de la matière de ce livre implique nécessairement de broser à grands traits un panorama de cette histoire largement méconnue, envisagée ici du XVII^e siècle (c'est-à-dire des premières représentations du Royaume des neiges en Russie) à aujourd'hui. Les principales

conclusions auxquelles l'auteur parvient au terme de cette nouvelle étude sur les relations russo-tibétaines¹ pourront alors être mieux comprises et le caractère insolite du duo religion/diplomatie formé ici ressortir d'autant mieux.

- 2 Point important qui appert dans ce livre, l'Empire n'a jamais encouragé ses sujets bouddhistes à entretenir des relations étroites avec la théocratie himalayenne. Cela aussi bien sous Catherine II, qui, à la suite de sa rencontre avec le chef de l'Église bouddhiste bouriate, songe un temps à établir des relations commerciales avec le mystérieux Royaume des neiges, que sous le règne de ses successeurs. Cependant, lorsque la Russie s'étend plus avant en Asie centrale, Saint-Petersbourg sait tirer profit des Kalmouks et des Bouriates placés sous sa juridiction : aptes à se fondre dans la masse des pèlerins mongols et à pénétrer inaperçus dans la ville interdite de Lhassa, certains d'entre eux s'avèrent de précieux informateurs sur les réalités tibétaines. Il est symptomatique qu'à la fin du XIX^e siècle, l'un des plus ardents partisans de l'expansion russe au Tibet ait précisément été un Bouriate, autrement dit un individu à même de défendre de par ses origines la légitimité d'un tel projet. Le rôle trop souvent déprécié de Petr Badmaev est ici reconsidéré en regard des ambassades tibétaines de 1898, 1900 et 1901 auprès de Nicolas II. Selon l'auteur, les émissaires secrets dépêchés à Lhassa en 1895 par le fameux « médecin tibétain » de Saint-Petersbourg auraient donné l'impulsion nécessaire au lama bouriate Agvan Doržiev, mentor du XIII^e dalaï-lama et personnage influent au Potala, pour défendre l'idée d'un rapprochement avec la Russie et même d'un protectorat franco-russe sur le Tibet (en 1898, Doržiev rencontre Clemenceau mais ce dernier, en dépit de son intérêt pour le bouddhisme, ne soutient pas son projet).
- 3 S'incrinant en faux contre la thèse défendue en 1992 par N.S. Kulešov² selon laquelle le Tibet n'aurait pas été un des enjeux de la rivalité russo-britannique, l'auteur passe en revue un certain nombre de faits attestant des efforts russes pour contrer l'intervention britannique de la fin 1903 au Tibet, elle-même décidée en réaction à la mainmise russe sur la Mandchourie. Retenons le projet de création d'un État panmongol placé sous l'autorité politique du tsar et sous l'égide religieuse du dalaï-lama. Projet sans lendemain, rappelle l'auteur, le Tibet perdant pour la Russie bien de son attrait au lendemain de la défaite face au Japon et de la révolution de 1905. Le nouvel ordre géopolitique consacré par la Convention russo-britannique de 1907 repose d'ailleurs sur un partage des zones d'influence en Asie centrale, la Mongolie étant placée sous contrôle russe et le Tibet sous influence britannique. Pourtant, au moment où une troisième puissance – encouragée dans ses velléités impériales par l'éphémère invasion britannique et l'affaiblissement consécutif du Tibet – se manifeste à nouveau aux portes du plateau tibétain, le Toit du monde n'intéresse plus ni la Russie ni la Grande-Bretagne : c'est que celles-ci ne sont plus rivales dans l'Himalaya. Seule la révolution de 1911, qui met un terme à la dynastie des Qing, sauve pour un temps le pays tibétain de l'ancestral ennemi chinois.
- 4 Après 1917, la position stratégique qu'occupe le Tibet suscite de nouveau la convoitise des dirigeants russes : il s'agit de porter un coup décisif à l'impérialisme britannique en Inde et de répandre la révolution socialiste dans le monde bouddhiste à partir non pas de la périphérie du continent asiatique mais de son centre. De cette nouvelle stratégie finement décrite par l'auteur, retenons en 1922 la surprenante rencontre entre Lenin et Doržiev, la reconnaissance à la fin de l'année de l'indépendance tibétaine par le jeune État bolchevik (le premier État au monde à le faire), l'édition de brochures de propagande en tibétain et, enfin, l'envoi de plusieurs expéditions secrètes censées sinon convertir, du

moins gagner à la cause communiste le XIII^e dalaï-lama. Les cinq expéditions qui se succèdent entre 1921 et 1928 font l'objet d'un récit circonstancié, tout comme celle planifiée au sein de l'OGPU par A.V. Barčenko en vue de pénétrer dans le légendaire Shambhala³ ou celle, tout aussi rocambolesque, de N.K. Roerich. Toutes se solderont par un échec. Le gouvernement de Lhassa, par différents biais explicités dans cette étude, a finalement perçu l'incompatibilité de nature entre la foi tibétaine et l'idéologie soviétique. D'ailleurs, à partir du Grand Tournant, la politique antireligieuse s'acharne aussi contre les bouddhistes sans plus se soucier de la perte de prestige occasionnée dans les pays orientaux. La nomination en 1930 de M.M. Litvinov, en remplacement de G.V. Čičerin, à la tête du commissariat aux Affaires étrangères correspond, de surcroît, à un rapprochement avec la Grande-Bretagne. Suivant une logique bien relevée par l'auteur, la fin du grand jeu entraîne celle des relations diplomatiques tibéto-soviétiques.

- 5 De la nouvelle période qui s'ouvre avec l'invasion chinoise du Tibet en 1949, l'auteur retient les fluctuations du Kremlin selon la nature de ses relations avec les nouveaux maîtres de Lhassa. La « libération » du Tibet est d'abord saluée comme un facteur de progrès social, mais par la suite la politique chinoise à l'égard de ses différentes minorités nationales fait l'objet d'une critique en règle, au point qu'à la fin des années 1960 on parle d'une aide soviétique accordée à l'opposition tibétaine. Vraisemblablement infondées, ces rumeurs, estime l'auteur, auront néanmoins servi de moyen de pression sur Pékin.
- 6 Nouveau tournant radical à la fin du XX^e siècle qu'illustrent deux moments précis : d'abord 1989, l'année du trentième anniversaire du soulèvement de Lhassa, quand les médias soviétiques, qui rapportent pourtant les déclarations hardies de M.S. Gorbačëv sur le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, adressent un blâme sévère aux « séparatistes tibétains » ; ensuite 1996, quand, à Pékin, B.N. Elcin affirme que le Tibet, comme Taiwan, fait partie intégrante de la République populaire de Chine et y gagne en retour de s'entendre reconnaître par Jiang Zemin que la guerre en Tchétchénie est bien une affaire intérieure russe.
- 7 Quant à l'attitude actuelle du Kremlin à l'égard des exilés de Dharamsala, l'auteur en relève les contradictions : d'une part, une politique étrangère toujours extrêmement conciliante avec Pékin et donc hostile au dalaï-lama, d'autre part, une politique intérieure qui « ne peut faire totalement abstraction » des trois républiques de la Fédération gagnées aujourd'hui par un véritable renouveau bouddhiste. La délivrance d'un visa de trois jours au Dalaï-lama en 2004 en est l'illustration : elle semble n'avoir été arrachée au ministère des Affaires étrangères que sous la pression du président kalmouk Kirsan Iljumžinov, qui rêve, lui, de fonder un « Vatican bouddhiste » à Elista.
- 8 Retenons l'essentiel des leçons dégagées par l'auteur. D'abord, le Tibet n'a réellement intéressé la Russie tsariste et post-tsariste que dans le cadre d'une rivalité avec les Britanniques qui se jouait moins aux Indes qu'en Europe : « contenir la Grande-Bretagne en lui créant des ennuis en Asie », selon la formule de Lord Curzon. Ensuite, il ne l'a intéressée qu'en fonction du degré d'amitié ou d'inimitié avec la Chine populaire. Enfin, l'administration des minorités bouddhistes de Russie a été largement déterminée par des considérations d'ordre diplomatique que tentèrent d'infléchir, avec plus ou moins de bonheur, des orientalistes patentés comme S.F. Ol'denburg ou F.I. Ščerbatsoj, des diplomates semi-officiels comme Badmaev et Doržiev, des personnages au mysticisme équivoque comme le prince E.E. Uhtomskij ou l'occultiste Barčenko.

- 9 En choisissant de faire œuvre d'historien, l'auteur n'a cédé à aucune facilité, il ne s'est livré à aucune extrapolation douteuse, même pour analyser des intrigues diplomatiques complexes. Fondé sur la consultation méticuleuse des archives de Moscou, Saint-Pétersbourg, Elista et Oulan-Oude et sur leur recoupement avec celles de Londres et de Kew, ce livre devrait faire longtemps autorité sur tout un pan des relations internationales en Asie centrale.
-

NOTES

1. Le livre *Soviet Russia and Tibet* (Leiden : Brill, 2003) du même auteur a été ici entièrement revu, grâce à la découverte de sources nouvelles, et refondu. De même, la période considérée a été sérieusement élargie.
2. *Rossija i Tibet*, M. : Nauka.
3. Pour plus de détails sur ce sujet, on se reportera au précédent ouvrage d'Aleksandr Andreev : *Okkul'tist strany sovetov. Tajna doktora Barčenko*, M. : Jauza – Èksmo, 2004, 365 p.